

# *Cuba, ceux qui restent*

---



Cuba, ceux qui restent

auteure Rosa Miriam Elizalde

Contrairement à l'inertie des informations sur le départ des Cubains, ils n'ont pas quitté leur maison familiale ou leur terre ; ils ont résisté à la promesse de la fin des files d'attente ou des coupures d'électricité et de l'exode vers n'importe quelle autre rive de l'Atlantique.

Il faut vivre dans un quartier de l'île pour découvrir que certaines maisons sont à vendre, d'autres à louer, et que la fille et les petits-enfants du voisin ont "traversé la flaque d'eau", laissant les personnes âgées à la merci des envois de fonds. Près de 425 000 migrants cubains sont arrivés aux États-Unis au cours des

exercices fiscaux 2022 et 2023, la plupart d'entre eux étant jeunes et ayant fait des études universitaires, encouragés par les salaires et l'embauche d'une main-d'œuvre hautement qualifiée qui est rare dans ce pays en raison des coûts élevés de l'enseignement privé.

La privatisation du système éducatif, le darwinisme pédagogique et la prédation du talent d'autrui ne sont pas exclusifs aux États-Unis. Deux exemples récents : Le Royaume-Uni a mis en place une politique agressive de recrutement de diplômés et de professionnels de la santé en Espagne ; il y a moins d'une semaine, le gouvernement de Nayib Bukele a offert 5 000 passeports et de multiples avantages migratoires aux professionnels étrangers qui décident de s'installer au Salvador.

Le nombre d'émigrants cubains doit être examiné au-delà de ces tendances actuelles, du fait qu'il ne s'agit pas du pays d'origine par excellence pour les États-Unis - regardons les données pour le Mexique, par exemple - et des circonstances qui ont une base historique. Le degré de traction de l'empire du Nord est énorme et remonte à loin, car il s'agit d'une nation multiethnique à un degré superlatif - elle a accueilli plus de 35 millions d'émigrants du monde entier entre 1825 et 1920 - "bien que son histoire ait nié à ses habitants le lien d'une paternité commune, clairement reflétée dans les pères fondateurs blancs, anglais et protestants", comme l'a mis en garde le chercheur américain Arthur Mann.

Dans le cas de Cuba, il faut d'abord considérer que depuis 65 ans, l'émigration a été le principal ressort politique de la stratégie d'encerclement et d'anéantissement de la révolution de 1959. Miami n'est que la queue du monstre. C'est la Maison Blanche, et non la Floride, qui a facilité l'octroi de privilèges à un groupe d'immigrants qui n'est même pas reconnu comme "latino" parce qu'il a effectivement un autre statut, et qui bénéficie d'un programme d'aide fédéral et d'un traitement juridique spécial, le Cuban Adjustment Act (loi d'ajustement cubain) de 1966. Et pourtant, lorsque les conditions économiques de l'île ont été plus propices à l'atténuation des effets dévastateurs du plus grand blocus jamais appliqué à un peuple dans l'histoire de l'humanité, l'émigration est restée minime.

Un jour, les spécialistes devront se pencher, dans le cadre de la sociologie de l'émigration, sur ce que l'on appelle la diaspora cubaine et sur son coût social, et pas seulement pour les habitants de l'île caribéenne. La perversité politique et son impact sur les autres communautés émigrées devront s'ajouter aux tensions provoquées par tout départ, lorsqu'on laisse derrière soi maison, amis, travail, sphères affectives et mémoire pour plonger soudainement dans d'autres coutumes, un autre environnement, un autre climat, une autre langue.

Il faudra également étudier dans quelle mesure la nation américaine est affectée par la culture politique de l'intransigeance établie au fil des décennies et entretenue par les institutions et les relations avec les opérateurs d'origine cubaine du sud de la Floride, qui a adopté ces dernières années l'idéologie d'ultra-droite du secteur le moins présentable du parti républicain. Pour ce groupe, la culture est une subversion. Leur projet inclut donc le génocide culturel et le rêve d'une "solution palestinienne" pour ceux qui restent sur l'île, des idées qui sont joyeusement défendues et normalisées sur les plateformes sociales.

Mais Cuba continue de vivre dans ses maisons familiales et sur sa terre, car elle entretient des liens affectifs étroits avec ses enfants, ses frères et sœurs et ses amis d'autres rives de l'Atlantique. Et ceux qui ne sont pas partis, les millions qui souffrent des conséquences de ce choix et qui connaissent le goût du déracinement, ont pris une décision, comme l'a fait en son temps la poétesse cubaine Carilda Oliver Labra : "Quand ma grand-mère est venue / elle a apporté un peu de terre espagnole, / quand ma mère est partie / elle a apporté un peu de terre cubaine / je ne garderai avec moi aucun morceau de patrie : / je veux tout cela / sur ma tombe".

(Traduit du quotidien mexicain La Jornada)



**Radio Habana Cuba**